

Gaz Bar Blues
Audacieusement drôle et tendre
Gaz Bar Blues, Québec 2003, 115 minutes

Francine Laurendeau

Numéro 228, novembre–décembre 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59115ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Laurendeau, F. (2003). Compte rendu de [Gaz Bar Blues : audacieusement drôle et tendre / *Gaz Bar Blues*, Québec 2003, 115 minutes]. *Séquences*, (228), 47–47.

GAZ BAR BLUES

Audacieusement drôle et tendre

C'est l'histoire d'un petit garage. En 1989, dans une ville du Québec, François Brochu, dit "le boss", gère du mieux qu'il peut son gaz bar Champlain. À ses côtés, pour tenir le fort, ses trois fils et un ami. Ça se passe dans un quartier ouvrier, un quartier pauvre, un quartier dur où l'on achète souvent à crédit et où les hold-up ne sont pas rares. Mais la station-service est aussi un lieu de rencontre, un lieu convivial où les voisins aiment venir bavarder autour d'un café. Un noyau d'habitues s'y retrouve chaque jour qui commente les faits et gestes de chacun.

C'est l'histoire d'une famille dont le père est veuf. Les Brochu se retrouvent chaque soir dans leur maison de banlieue où les trois garçons partagent la même chambre. Réjean, l'aîné, est le plus fidèle des défenseurs du garage et trouve que "le boss" se fait exploiter par ses clients. Mais il ne passera pas la vie au gaz bar : il s'enthousiasme pour Raymond Depardon et rêve de partir photographier le monde. Guy est déjà à moitié parti, séchant trop souvent ses heures de garde : harmoniciste de talent, il joue en spectacle et la musique est toute sa vie. Alain, quatorze ans, voudrait être traité en adulte et avoir son quart de travail bien à lui à la station-service. Mais son père juge qu'il est trop jeune et que le quartier est trop dangereux. Dans cette famille, il y a aussi une fille, Nathalie, qui a pris ses distances et habite ailleurs. Ce qui ne l'empêche pas d'être très présente, proche de son père.

C'est l'histoire de la fin d'une époque. Il n'y aura bientôt plus de ces stations-service où les automobilistes viennent se faire ravitailler par des garagistes affairés et compétents. Déjà, dans le voisinage, un libre-service a ouvert ses portes. C'est moins cher puisque les clients se ravitaillent eux-mêmes. La compagnie propriétaire du gaz bar envoie au "boss" des inspecteurs qui l'accusent de ne pas respecter les standards. Sans compter que Monsieur Brochu vieillit, miné par un début de Parkinson et par la désertion de ses fils aînés. Une fugue de Guy l'inquiète et voilà qu'abruptement, Réjean lui annonce son départ pour l'Allemagne. Il veut photographier le mur de Berlin dont la chute éveille le sublime espoir d'un monde nouveau, vain espoir auquel succèdera le désenchantement devant la mondialisation, les conquêtes d'un néo-capitalisme triomphant. « Y a pas de honte à pas vouloir changer », dira plus tard Réjean à son père, songeant autant au monde qu'au gaz bar. Alors "le boss" ne s'obstinera pas et prendra la décision de fermer son garage. Après tout, la petite maison de banlieue a ses

charmes, Alain a encore besoin de son père et les autres enfants ne seront jamais loin.

Car c'est surtout une histoire d'amour que nous raconte Louis Bélanger dans son deuxième long métrage de fiction. Après **Post Mortem**, un premier film réussi au sujet original, il s'inspire dans **Gaz Bar Blues** de souvenirs d'enfance pour inventer cette chronique quotidienne de la vie d'une famille étroitement liée à la vie d'un petit commerce. Et ce pari de raconter l'ordinaire de gens ordinaire pourrait bien être plus audacieux encore que l'étonnante aventure d'une jeune femme ressuscitée de bien étrange façon. La construction est efficace : l'action débute par un hold-up dont on ne connaîtra que vers la fin la dramatique issue. Autre moment choc : le chute du mur de Berlin, ingénieusement intégrée au récit. Et tout au long du film, les tensions, la tendresse et l'humour s'entremêlent avec un art qui rappelle le meilleur du cinéma italien. L'émotion culmine dans la séquence du *Summertime* joué à l'harmonica par Guy pour son père enfin réconcilié.

Dans un genre où le pittoresque est certainement une tentation, les comédiens sont tous sensibles et justes. Le coup de génie de Louis Bélanger est d'avoir choisi Serge Thériault pour incarner Monsieur Brochu. Oui, sa composition en Mômman de **La Petite Vie** est remarquable, mais on risquait d'oublier qu'il sait faire autre chose. Dans ce personnage d'un père attentif, inquiet et affectueux, il est bouleversant.

Francine Laurendeau

Québec 2003, 115 minutes — Réal. : Louis Bélanger — Scén. : Louis Bélanger — Photo : Jean-Pierre St-Louis — Son : Gilles Corbeil — Mont. : Lorraine Dufour — Int. : Serge Thériault (François Brochu dit "le boss"), Gilles Renaud (Gaston Savard), Sébastien Delorme (Réjean Brochu), Danny Gilmore (Guy Brochu), Maxime Dumontier (Alain Brochu), Fanny Maillette (Nathalie Brochu), Gaston Caron (Jos), Gaston Lepage (Normand Patry), Daniel Gadouas (Yves Michaud), Claude Legault (Ti-Pit), Réal Bossé (Nelson), Yves Bélanger (Coyote), Roger Léger (Claude Métivier), Vincent Bilodeau (Mononc' Boivin), Daniel Brière (Paul Gobeil), Daniel Rousse (Dan), Marc Beaupré (Yoyo), Emmanuel Bilodeau (Jocelyn) — Prod. : Lorraine Dufour — Dist. : Alliance Atlantis Vivafilm/Film Tonic.



L'histoire de la fin d'une époque